

# **Pour solde... de tout compte : 1948 mal an : bon an 1949**

Autor(en): **Beauverd, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **76 (1949)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226822>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Pour soldes... de tout compte

1948 Mal an

Bon an 1949

La fin de l'année rend les gens meilleurs, du moins en apparence !

C'est l'époque où l'on voit de graves messieurs oublier leurs serviettes directoriales pour transporter avec une délicate gaucherie des bouquets précieusement emballés et des petits paquets aux ficelles dorées. C'est aussi le temps où l'on se souvient de la famille disséminée sur la planète, celui où l'on fait volontiers des retours sur soi-même, des projets amendés et sincères — et c'est l'époque où l'on paie ses impôts, comble du désintéressement.

C'est encore là que l'on ressent l'inanité de certains principes, la vanité de certaines vies. Et l'envie vous prend de tirer un grand trait, d'écrire zéro, zéro et encore zéro, pour repartir au haut d'une page vierge, vers de plus nobles conquêtes. On voudrait liquider le passé, changer de peau, endosser des vêtements neufs.

Et, aussitôt, de fêter tout cela, comme si c'était arrivé !... Ce qui ne vous empêchera pas, le 3 janvier à l'aube, de reprendre le harnais, des lustrines bien reprises et le chemin du gagne-croûte avec, relief de festins trop copieux, une solide g. d. b.

Contradictions ! C'est sous ce signe que se situe la fin de l'année et c'est en quoi il faut, à mon sens, chercher les origines de ce mélange de bon et de mauvais, de sacré et de profane, de chrétien et de païen qui vous saisit dès le vingt de ce cher vieux décembre pour vous lâcher quelque dix jours plus tard.

Les choses tendent pourtant à se simplifier en s'uniformisant. Les coutumes, une à une, disparaissent.

Vous en souvenez-vous ?

Au temps de notre enfance, on parlait encore de la « Chauche-Vieille », brave grand'mère dispensatrice de friandises, de jouets et de verges, et qui faisait à Noël son apparition en chair et en os dans presque toutes les maisons.

Et nous, les gosses, nous étions assez gentils pour ne point reconnaître papa ou maman sous les oripeaux moyenâgeux dont ils s'étaient affublés. Il seyait, pour les enfants, d'être sages une bonne quinzaine au moins avant l'événement, et de mettre sur le seuil de la maison une assiette remplie de son à l'intention de l'âne de la bonne visiteuse. Les enfants y apprenaient l'effort que réclame l'obéissance, le respect du mystère aussi. Et, vers dix ou douze ans, lorsque l'on découvrait la véritable identité de la Chauche-Vieille, la déception n'était point amère : elle amusait plus qu'elle ne vexait, et l'on n'avait de plus grande hâte qu'endosser la houppe-lande traditionnelle pour jouer aux cadets la rituelle comédie.

Il y avait encore, aux environs de Noël, quantité de traditions qui actuellement se perdent et qu'il serait bon de fixer par écrit tandis qu'elles sont encore dans les mémoires.

Ainsi, la veille de Noël, on fondait les plombs. En famille, autour du poêle, on se réunissait, on jetait dans un pochon de fer tous les débris de plomb imaginables, depuis l'historique balle du « Sondrebond » à la chaîne de montre en doublé. Lorsque le métal était en fusion, chacun à tour de rôle saisissait l'ustensile où le plomb lui-sait, mobile comme un élixir magique, et en jetait une goutte dans un bassinet d'eau froide. Le plomb grésillait, se solidifiait aussitôt en lingots de fantaisie aux bizarres figures. Lorsqu'on avait en main son mor-

ceau de métal froid et clair comme de l'argent, on l'examinait avec curiosité et inquiétude : y avait-il une forme de bourse esquissée, c'était la richesse ; une croix, c'était la mort dans l'année ; un cœur, un amour en perspective. Les aînés, pour qui la séance n'était pas nouvelle, brodaient au gré de leur imagination, et tenaient en haleine leur auditoire par les prédictions généralement bénéfiques qu'ils lisaient dans les plombs...

On interrogeait aussi le sel : douze fois, on remplissait de sel un dé à coudre, constituant ainsi douze pains qu'on alignait sur une planche. Ces pains étaient sensés. représenter les douze mois de l'an à venir et ceux qui fondaient au cours de la semaine annonçaient des périodes de pluie pour les mois correspondants. Alors, on comparait les pronostics des sels avec ceux de l'Almanach et, généralement, on les trouvait d'accord.

Parmi tant de traditions, vieilles comme le pays, vient s'en installer une touchante dont nul, aujourd'hui, ne songerait à se défaire : celle de l'arbre de Noël. Eh oui ! C'est certainement la plus païenne de nos pratiques religieuses ! Elle est issue en droite ligne du culte rendu à Wothan, dieu du feu, par les Barbares d'outre-Rhin ! Le monde chrétien reprit à son compte l'arbre orné de bougies en le déclarant symbole de la lumière descendue sur le monde. Mais il est plaisant de constater que le premier arbre de Noël allumé en terre vaudoise le fut par l'épouse du philosophe Secretan, à Lausanne, et qu'il causa scandale dans la société bien pensante ! Il ne faudrait alors pas que, sous prétexte d'épurer la religion, certains mandarins puristes réclament à cor et à cri la suppression du « mythe du Bon Enfant ». Sinon, d'épuration en épuration, on en arrivera, sous le même prétexte, à supprimer les « purs » eux-mêmes !

Le Bon Enfant ! Voilà heureusement un gaillard qui a la vie dure ! C'est tant

mieux. Quand je tiens par la main un marmot qui y croit dur comme fer et que je défile avec lui devant le traditionnel Chalande, que ce soit au Noël paroissial ou dans un grand magasin, j'ai toujours un pincement au cœur ; mes jeunes années revivent, lumineuses et, ayant échangé un clin d'œil complice avec le bonhomme Chalande, je m'en vais, moi, aussi heureux que mon petit compagnon de ma visite au Père Noël ! Qu'on ne vienne pas nous raconter que cette « fiction » introduit de fausses et dangereuses notions dans l'esprit de l'enfant !

Et l'histoire du père Adam ? Et Guillaume Tell ? Vont-ils périr un jour, victimes eux aussi de l'épuration ?

La cuisine vaudoise possède également ses traditions — et des plus délicates ! — encore en honneur dans nos campagnes : la confection des bricelets pour Noël, et du « Taillé levé » pour le jour de l'An.

Les bricelets sont fabriqués en famille, et donnent lieu à une véritable cérémonie : la mère pétrit une pâte exquise où les œufs, le beurre, les aromes, sont prodigués. Puis, le vénérable fer à bricelets tiré de son réduit, épousseté, beurré, chauffé sur un feu pétillant, on procède aux essais, avec des prudences d'artiste.

Moi, quand je vois sortir — toujours avec émotion — les journaux des rotatives, accomplis, parfaits, je pense aux bricelets qui, après le tirage des épreuves appréciées par toute la famille, sortaient pareillement, quatre par quatre du fer magique ! Quant au taillé levé, ah ! mes amis : avec un verre du petit blanc de derrière les fagots... quel régal pour conclure un réveillon !

Mais, tout cela, petit à petit, est oublié. Les ménagères trouvent plus simple d'acheter des biscuits sous cellophane, et du « cake » au goût de son... Si j'avais un mot à dire dans les histoires d'enseignement ménager, je rayerais des programmes la danse camouflée sous la rythmique, et je

décréteraient l'obligation de savoir par cœur les recettes des bricelets vaudois et du taillé levé !

Et voilà comment, tant de courants, de tendances, de traditions et de contradictions, font de la fin de l'année une époque un brin désordonnée. Après la joie un peu grave de Noël, les libations du Nouvel-An qui — c'est à notre honneur ! — demeureraient dignes chez nous et sans comparaison avec les « baffrées » carnavalesques de nos chers Confédérés !

Ah ! dernière habitude que j'évoquerai ici : le baiser de minuit, le trente et un décembre.

Tâchez pour l'occasion, cher lecteur, et ce sera là mon vœu modeste mais réalisable, en ce moment où il vous sera loisible d'embrasser votre voisine, de vous trouver auprès de la plus jolie femme de la compagnie ! Si c'est là tout ce que vous apportera l'an nouveau, ce ne sera déjà pas si mal !...

Pierre Beauverd.

### **Pas commerçantes... les Vaudoises ! Allons donc !**

*Cela se passait il y a quelques années déjà ! Une vigneronne de Lavaux se rend à la Banque en venant à Lausanne et elle y perd 150 francs...*

*Arrivée chez elle dans tous ses états, elle téléphone et apprend, qu'en effet, un employé a trouvé une somme identique au pied d'un guichet...*

*Le lendemain matin, la voilà qui arrive dans l'établissement financier à la recherche de son argent...*

*Elle s'adresse à la première personne venue...*

— *Monsieur, on m'a dit qu'on avait retrouvé mes 150 francs... Est-ce que je pourrais voir l'honnête homme qui les a...*

— *Mais certainement, Madame... Venez avec moi !*

*Et la voilà en présence du monsieur...*

— *Ah ! c'est vous. Je vous félicite d'être aussi honnête. Vous comprenez, pour moi, c'était une grosse perte...*

*Bien sûr, Madame, et je n'ai fait que mon devoir...*

— *Est-ce que vous buvez ?*

— *A l'occasion, oui...*

— *Eh bien ! alors voilà...*

*Elle sort d'une petite valise une bouteille de Lavaux...*

— *Vous savez, c'est du tout bon, une fine goutte... Mais, entre nous, est-ce que j'ose vous demander quelque chose ?...*

— *Allez-y !*

— *Vous seriez bien aimable, quand vous aurez fini, de me renvoyer la bouteille... Ah ! et puis j'oubliais, le bouchon aussi...*

*La dame reprit ses 150 francs et s'apprêtait à s'en aller quand elle se ravise :*

— *Est-ce que j'ose vous demander encore quelque chose ?*

— *Tout ce que vous voudrez...*

— *Est-ce que vous feriez circuler la « totoille » parmi vos collègues en leur disant que je ne les vends que 1 fr. 50 ! Et c'est du tout bon, vous savez...*

H.